

Table des matières

1. Vendus comme esclaves?	5
2. Dans la tempête et de Ghibli et le désert	20
3. Des chacals – ou des hommes?	40
4. «La mer! La mer!»	47
5. L'attaque-surprise	54
6. Mystérieux chargement	61
7. Une nouvelle connaissance	69
8. Des ombres	78
9. La séparation	100
10. La fuite devant soi-même	111
11. Dans les cachettes de la mafia	124
12. Gorro fait des plans	140
13. Dans la région des cavernes	151
14. La montagne	195

1. Vendus comme esclaves?

– C'est ça l'Afrique, Dieter? Je me l'étais imaginée bien différemment! Ce n'est pas du sable que nous avons là sous les pieds! On raconte pourtant toujours que l'Afrique, c'est le désert, et qu'on a le temps de mourir dix fois de soif avant de rencontrer un point d'eau ou au moins un cactus aqueux!

– Laisse tomber, Klaus, des déserts de sable tels que tu te les représentes, je m'en passe volontiers! A part cela, tu as raison: moi aussi je me représentais l'Afrique tout autrement, sauf pour la chaleur! Elle est terrible ici!

– C'est vrai! Et comme pour donner plus de poids encore à ses paroles, avec un soupir, Klaus essuie la sueur qui perle sur son front. – Pour le moins 40 degrés, et peut-être plus!

Dieter respire lui aussi difficilement. Il s'assied sur la souche d'un palmier, à l'ombre d'un gros olivier.

– Oui, voilà où nous en sommes arrivés!

– Et nous allons continuer, Dieter, tu peux y compter! Seulement... jusqu'à ce que nous parvenions enfin à la maison, oui, jusque-là, nous aurons le temps d'avoir de la barbe!

Dieter rit.

– Si la barbe est déterminante – cela ne devrait plus être bien long, en tout cas en ce qui te concerne. Dans un pays civilisé, il y a longtemps que tu aurais dû te raser.

– Vraiment? Klaus passe sa main sur son menton. Eh! oui, on devient un homme sans s'en apercevoir! Il s'étire avec un sentiment bienfaisant de vigueur, et brandit joyeusement son poing sous le nez de Dieter.

– Viens. Garde tes forces, nous trouverons sûrement à en faire meilleur usage!

– C'est justement en vue de cela que je dois m'entraîner, mon petit Dieter!

Il ne peut pas s'empêcher de faire valoir sa supériorité face à Dieter, et celui-ci ne s'en offusque d'ailleurs pas. Jusqu'ici, il s'en est très bien tiré grâce à l'entrain et la force physique de Klaus, et ce dernier apprécie d'avoir quelqu'un qui lui fasse confiance et... qui l'admire un peu.

Il tend maintenant l'oreille vers la palmeraie.

– Silence! Je crois que Rassoul arrive.

– Je n'entends rien.

– Non, en effet, ce n'est rien. Rien d'autre que le claquement des arbres, pareil à un martèle-

ment de sabots de bois sur un sol de pierre. Comme tout est bizarre ici!

– C'est vrai; mais ici, on a affaire à des palmiers et non pas à des arbres ordinaires; or les palmes claquent au vent; on peut difficilement les en empêcher!

– J'aimerais être déjà au bord de l'eau!

Klaus vient s'asseoir par terre à côté de Dieter en bâillant. Les mains jointes derrière la tête, il s'appuie contre son ami.

– C'est mortellement ennuyeux ici, constate-t-il, et puis tellement chaud!

– Tu as raison, acquiesce Dieter, pourtant j'aime mille fois mieux être ici sous des palmiers dattiers bruyants qu'au fond d'un gouffre en Arménie.

– D'accord, mais nous ne nous sommes pas enfuis pour venir nous détendre ici. Notre but est de rentrer chez nous.

– Allons Klaus, interrompt Dieter, tu deviens insupportable, quand tu n'as rien à faire! Est-ce que Rassoul ne nous a pas promis de nous emmener bientôt sur son bateau? Aie donc un peu de patience, il finira bien par nous chercher, le moment venu. Il semble être un riche marchand du Kurdistan, si j'ai bien entendu.

– Je ne fais pas confiance à ce Kurde. Il ne me donne vraiment pas l'impression d'être un homme sur qui on peut compter. J'aimerais

mieux me débrouiller par moi-même pour la suite.

– Mais comment? Nous sommes en Egypte maintenant, près du Caire, dans une tout autre partie du monde. Il n’y a actuellement plus de consulat allemand, et nous ne pouvons pas espérer nous attirer beaucoup de sympathie ailleurs, si vite après la fin de cette deuxième guerre mondiale.

Klaus ne trouve rien à objecter.

– Ne nous sommes-nous pas parfaitement tirés d’affaire jusqu’ici? poursuit Dieter. Et pourtant, notre situation paraissait tout à fait désespérée! A peine évadés du camp, nous sommes découverts! Une position terriblement délicate, mon cher! Les Russes à nos trousses, le sifflement des balles...

Ces souvenirs font trembler Dieter.

– Brrr, ce n’était pas drôle! Et s’il n’y avait pas eu cette paroi de rocher que nous avons escaladée à une vitesse folle...

– Non, plus jamais nous n’atteindrons une telle allure! Tu soufflais comme je ne sais pas quoi, mon cher, et tu étais prêt à abandonner. Mais n’en parlons plus. Je suis toujours très mal à l’aise quand je repense à cette histoire.

– Ah! A cause des pierres! Oui, Klaus, c’est une vilaine histoire; sur le moment je n’étais pas du tout d’accord. Je voulais même t’empêcher de les lancer, mais tu étais plus fort que moi et tu les as

lâchées. Et les Russes qui étaient en dessous de nous...

– Arrête, Dieter! Vois-tu, aujourd'hui encore, il m'arrive d'entendre les cris de ces Russes. Qu'est-ce que les femmes ont dit plus tard? Que cinq gardes ont été tués? Dieter, cinq Russes, des hommes comme nous! Ces cinq continuent parfois à me poursuivre dans mes rêves.

– Tu prends cela trop à cœur, Klaus. Tu sais bien combien je me suis révolté autrefois contre toute cette affaire! Mais lorsque j'y repense maintenant – c'était de la légitime défense, Klaus, c'est certain. Que pouvais-tu faire d'autre? Les Russes n'auraient pas non plus fait de sentiment si leurs balles nous avaient atteints.

– Ils étaient dans leur droit, Dieter.

– En nous enfermant, à quinze ans, derrière des barbelés – étaient-ils vraiment dans leur droit?

Klaus hausse les épaules.

– N'en parlons plus, poursuit Dieter. Les gardes accomplissaient leur devoir en tant que Russes, nous, nous nous comportions en Allemands. Il n'y a rien à se reprocher, ni d'un côté ni de l'autre. Ce que tu as fait, c'était aussi pour moi. Je ne savais plus comment m'en tirer. Et si nous avions vraiment si mal agi, Dieu ne nous aurait sûrement pas conduits sains et saufs jusqu'ici.

– Eh bien! je ne peux pourtant pas m'empêcher de penser que j'ai quelque chose à réparer. Je

regrette aujourd'hui ce que j'ai fait ce jour-là; je reste sur l'impression d'avoir mal agi. C'est clair qu'ils étaient des Russes, nos ennemis; ils nous poursuivaient et je n'ai pas trouvé d'autre solution. Mais lorsque j'y repense, cela me met très mal à l'aise. Souviens-toi seulement des femmes russes, Nina et Tania! Que serions-nous devenus sans elles!

– Nous aurions crevé comme du vulgaire bétail, je ne trouve pas d'autres mots. Et sans Hamou-leith, le Tartare, nous ne nous en serions pas non plus tirés.

– Oui, l'extraordinaire paix et le calme de cet homme au milieu de tant de confusion nous ont vraiment fait du bien. Sans lui, nous n'aurions pas non plus rencontré les Américains. Aujourd'hui encore je n'arrive pas à comprendre qu'ils se soient tant impliqués pour nous!

– Puis ensuite, la course jusqu'à la piste d'atterrissage! Et la manière dont ils nous ont arrachés à cette Russie! – Dis donc, Klaus, crois-tu vraiment que le Dieu qui nous a tellement aidés jusqu'ici pourrait encore être contre nous?

Klaus ne trouve rien à répondre aux paroles de Dieter. Il paraît plongé dans de profondes réflexions.

– Contre nous, non, finit-il par admettre. Je n'arrive pas à trouver les mots pour exprimer mes pensées. Tu vois, tous ces gens étaient des

parfaits inconnus pour nous; pourtant ils ont fait des sacrifices et se sont exposés au danger pour nous venir en aide. Et il me semble, Dieter, pour ce qui me concerne, qu'un jour ou l'autre, il faudra que je me rachète à l'égard de parfaits inconnus aussi. Alors seulement je retrouverai la paix.

Lorsque Klaus s'exprime de cette manière, il n'est plus le garçon fier, volontaire et sûr de lui, mais un jeune, presque pathétique, cachant derrière une apparence de rudesse un cœur assoiffé de consolation et d'amour. L'orgueil et la volonté propre se révèlent alors n'être qu'une sorte de masque, derrière lequel pointe l'aspiration à la sérénité, à une réelle perfection, située bien au-delà de toutes les faiblesses humaines.

Devinant les sentiments qui se bousculent dans le cœur de son ami, Dieter cherche à le tranquilliser.

– Ne pense plus à tout cela, Klaus. Ne rumine pas trop! Tout suit son cours, vois-tu. Le principal, c'est que maintenant nous pouvons tous les deux regarder avec confiance en haut. Par l'intermédiaire des Américains, Dieu nous a mis en contact avec ce Rassoul. Il possède sans doute de vastes propriétés ici en Afrique du Nord et sillonne la Méditerranée avec son propre bâtiment de transport. Avoue que tout se présente mieux que nous ne l'imaginions. Il faut seulement avoir de la patience. Dieu fait toutes choses bien.

Là-dessus, la nuit commence à tomber. Et comme ici, au sud, il n'y a pratiquement pas de crépuscule, mais qu'on passe presque sans transition du jour à la nuit noire – aux véritables «ténèbres de l'Égypte» dans cet endroit – Klaus et Dieter décident de retourner dans la maison où Rassoul les a logés.

En fait, comme Klaus l'a très justement senti, ce riche Oriental est un mauvais patron. Si ses biens ne se comptent plus, sa cupidité ne se mesure pas davantage. Dans ses transactions commerciales, la perspective d'un gain facile passe avant le sentiment du devoir.

Il a décidé d'aller d'abord dans l'oasis Siwa, pour surveiller ses plantations et rapporter, par la même occasion, des dattes de Siwa, les meilleures de toute l'Afrique du Nord selon lui. Seulement Siwa est situé dans le désert de Libye, à quelques centaines de kilomètres de la côte.

Pendant que Klaus et Dieter devisent sur la façon de poursuivre leur retour au pays, Rassoul discute le prix de son déplacement à Siwa avec un agent de transport aérien arabe. Dans cette partie de l'Afrique du Nord, les liaisons aériennes n'ont depuis longtemps plus rien d'exceptionnel et coûtent à peine plus que les caravanes de chameaux: ces dernières prennent beaucoup de temps et, par-dessus le marché, sont exposées à de nombreux dangers. On en trouve néanmoins

encore dans les oasis et dans différentes autres parties du désert.

Rassoul marchande le transport des deux garçons. En fait, il n'a pas envie de garder plus longtemps ces aventuriers allemands, comme il les appelle, dans sa maison sur la côte, mais il n'est pas non plus prêt à les embarquer tout de suite sur son bateau. Ils ne lui paraissent pas assez vigoureux pour être employés sur le bâtiment, et il n'est pas disposé à les prendre comme passagers. Il y a suffisamment d'autres personnes qui lui permettraient de gagner davantage pour un tel trajet. En revanche, il pourrait bien employer les deux jeunes sur ses propriétés de l'oasis. Personne ne veut aller travailler là-bas, pas même les indigènes: ils redoutent la fièvre de Siwa, une maladie assez semblable à la malaria, qui entraîne très souvent la mort. Aussi Rassoul ne prend-il que des billets simple course pour les garçons. L'argent qu'il doit déboursier à cet effet lui pèse déjà assez douloureusement, mais la pensée que ce sera la seule dépense qu'il aura à faire pour ces deux ouvriers le console un peu.

Ainsi, le lendemain, Klaus et Dieter s'embarquent une nouvelle fois dans un avion.

– Eh bien! Klaus, ne t'avais-je pas dit que tout s'arrangerait? Nous repartons déjà!

– Oui, on repart! A vrai dire, j'aurais préféré me trouver sur un bateau. Mais, pour une fois qu'on